

Saisir au vol un instant d'eux.

Rachida regarde l'eye-liner qui déborde de sa paupière gauche. Elle a toujours de la difficulté à faire un trait droit, encore plus aujourd'hui. Des traces de noir un peu partout autour de l'œil.

Suzanne remet une touche de rouge, tapoté sur ses lèvres, pour rester discrète.

Amir regarde son reflet et rien d'autre, vérifie à gauche si sa barbe est taillée comme à droite. Il ne comprend pas que l'on puisse créer des toilettes mixtes dans le lieu de l'intimité, le mélange a ses limites.

Il est 9h03, Dylan a trois minutes de retard sur son planning de ménage, elle attend que ces trois ahuris partent pour faire des cercles concentriques sur le miroir, comme chaque matin.

En dehors des toilettes qui donnent sur la salle d'embarquement numéro 3, Mona attend assise par terre. Pas de carton tenu pour demander de l'argent ou à manger, pas de regard implorant, juste l'attente sur ses pupilles.

Rachida le sentait. Elle avait revu Paul la semaine d'avant. Trois années qu'elle n'avait pas remis les pieds à Genève, trois années de coupure préférable. L'histoire d'amour avait fini en colère puis en larmes au bout du fil pour s'achever en rupture au sens propre. Elle était revenue vivre dans ses racines maghrébines ; la douceur de Marrakech, de son soleil qui ne laisse rien passer et de son odeur de sable. Professeur en gynécologie, femme moderne dans un monde patriarcal. Elle ne cherchait pas à s'imposer en luttant comme la femme célibataire dans un monde d'homme, elle faisait son travail consciencieusement, comme quiconque, et ne revendiquait rien. Elle ne se voulait pas porteuse d'un message qu'elle n'assumerait pas, mais elle respectait profondément les femmes... Il était déjà si difficile d'exister. Sentir les regards, l'incompréhension, la peur de bouger les lignes de codes qui fonctionnait depuis des années dans ce Maroc dont l'esprit cherche ailleurs mais les pieds restent ancrés dans la tradition. Elle avait étudié un peu partout, parlait trois langues, avait connu des hommes. Pour finalement revenir dans ce berceau sans savoir réellement pourquoi si ce n'est le besoin vital de retrouver des repères. Heureusement que son travail l'absorbait comme une éponge, car ce n'étaient pas des sécurités qu'elle retrouvait à chacune de ses rares sorties, mais un vide intersidéral, la solitude de l'être qui se sent profondément différent. Elle n'était plus marocaine dans son Maroc mais aux yeux de tous ici elle l'était. Ne plus correspondre à l'identité de ses papiers, ne plus savoir où aller, comment se comporter, comment se faire aimer sans se changer, était son quotidien. Elle sentait que le revoir, partager son propre corps saoul avec son corps à lui aussi saoul, s'embrasser, retrouver ce goût si particulier de l'autre, aurait une conséquence. En apparence non mais elle le sentait, comme quelque chose d'impalpable qui gigote à l'intérieur.

Amir vient de ces pays nouvellement construits, brillants de mille facettes, portés par les pipelines de l'or noir... Sultanat d'Oman. Comme tous les hommes de son rang il a le goût d'être présentable, la peau tonique, la barbe soignée et toujours une touche de parfum plus ou moins discrète sur sa dishdasha. En sortant de ces toilettes mixtes, en poussant la porte et tombant nez à nez sur cette petite fille bien habillée mais sur le sol et seule, il repense à cet homme de la salle d'enregistrement... Qui avait un jean usé et des

chaussures sans plus de couleurs et une tête d'arabe mal rasée. Qui a été fouillé de longues minutes et mis sur le côté. Amir se dit à cet instant que cette petite fille ne partait pas avec les mêmes cartes que cet homme, que l'allure est encore plus discriminante que la couleur de peau, que le monde a mis en place une hiérarchie entre les hommes depuis les premiers jours de l'humanité. L'allure que tient Amir est sa fierté, encore plus chère que sa peau même. Il se tient droit et fier, d'une marche raide et nonchalante telle qu'on lui a appris depuis tout petit. Son œil s'attarde sur le mollet nu de cette femme qui se balance quand la femme lit. Il aime les mollets quand d'autres fantasmeraient sur une paire de fesses. Une pensée vagabonde vers sa femme à lui qui jamais en public ne montrerait autre chose que ses yeux et tout ce qui est sous sa burqa et son abaya est l'empire de son mari. Dans son quotidien, il serait impossible qu'une petite fille attende seule devant des toilettes mixtes. Comme il est étrange que les quotidiens s'inversent à quelques heures d'avion les uns des autres. Sa femme est vive, drôle, sensuelle. Aux premières notes de musique elle bouge les hanches comme personne et râle dans la maison avec une voix de baryton. Mais en public elle se tait comme un fantôme qui glisse sur les trottoirs. Il sait qu'en plus d'être son mari il est son protecteur et qu'il a un droit sur elle. Tous les droits. Il se dit en voyant ce mollet libre qui ne soupçonne pas qu'on puisse s'arrêter sur lui, que ce choix de la respecter est d'autant plus noble qu'il n'y est pas obligé. Tout à coup, les mollets de sa femme lui manquent et il a envie de les caresser dans le secret de leur maison de Mascate.

Suzanne fait partie de ces femmes que l'on ne cernerait jamais. Et tant mieux car les définir ratatinerait leur charme. En mettant ses notes de rouge sur les lèvres, elle repense à cette exposition qu'elle a vu d'un photographe qui a parcouru le monde pour saisir les visages les plus parlants de vieilles femmes. Elle se demande...pourquoi seulement des visages ? Qu'est-ce qui pousse un homme à immortaliser l'expression d'une certaine décrépitude ? Devant la descente progressive de ses propres traits comme pris par un vertige gravitationnel, elle s'interroge, le miroir comme le témoin d'un œil de photographe. Il est curieux de vouloir prendre comme objet d'art ce qui n'est pas défini comme aimable par notre société. La vieillesse (ou la maturité pour être plus gentil) lui aura permis ceci : de réaliser que peu importe d'être aimable par tous, rien ne vaut d'être aimé par quelques-uns. Cette libraire genevoise amoureuse des mots a récemment réouvert son cœur à un québécois de passage dans son domaine. Cela faisait six ans et quatre mois que son mari Marc l'avait quitté pour une femme plus jeune. Comble de banalité. Il avait déserté si vite leur vie enviée de tous qu'elle avait failli s'envoler, surprise par l'ouragan. Pour ne pas rajouter à l'effroi général et préserver leur fille, elle était restée de marbre, chassant la rancune d'un revers de volonté, décidant de ne pas s'effondrer car elle n'en avait pas envie. Le quotidien l'avait aidé à se recréer, petit à petit. Son corps avait endurci progressivement les ardeurs hormonales. Elle apprivoisât le silence et le vide de ses nuits à grands coups d'huiles essentielles relaxantes jetées sur l'oreiller. Puis un jour normal, Rudy avait poussé la porte et ils s'installaient dans une relation entrecoupée d'aéroports depuis sept mois. En vérité elle trouvait cela furieusement romantique et se pensait chanceuse d'avoir ce luxe à 52 ans. Elle était l'héroïne d'un des livres de ses rayons, vivant avec vibration pour ne pas décevoir Zweig. Elle s'embellissait à chaque retrouvaille, préparait son corps pour susciter le désir des yeux. Ils ne se disputaient pas, car elle avait compris autre chose avec le temps : le jeu des disputes amoureuses et des fiertés appartient au temps où les pommettes sont hautes et où on a l'inconscience du temps gaspillé. En poussant la porte des toilettes mixtes, en regardant intriguée cette petite fille seule, il lui apparaissait soudain qu'elle était l'un de ces visages capturés par le photographe. Les traits d'une femme qui racontent à eux seuls une histoire.

Dylan avait été appelée ainsi parce que son père était un fan inconditionnel de Bob Dylan...et avait de ce fait lutté toute sa vie pour défendre ce prénom qu'elle abhorrait. Elle avait même essayé de s'habiller en « fille » avec des choses collantes et trop courtes pour démontrer que Dylan n'était pas qu'un prénom de garçon. Son père ne s'était jamais rendu compte de la difficulté qu'elle avait eu à assumer un truc pareil non choisi, elle n'arrivait plus à le serrer dans ses bras depuis ses neuf ans (âge de la naïveté avant le basculement irrémédiable vers les poils et la lucidité sur la cruauté du monde). Chaque matin elle frotte ce miroir avec un temps de retard accepté de cinq minutes par le pointeur. Elle frotte, fait des cercles, mouille des éponges en rêvant, et sa pensée fait des cercles et son esprit s'envole dans le vrombissement des avions qui décollent. Elle a usé des jeans dans beaucoup de filières d'université, changeant de matières tous les six mois. Pour atterrir là. Ce qui devait être un petit travail d'appoint s'est transformé en rendez-vous journalier. Elle ne change pas parce qu'elle a pris goût à cet ennui qui l'anesthésie, parce qu'elle ne croit plus qu'elle pourrait faire autre chose, parce qu'elle a un petit garçon qu'elle aime plus que tout et rien importe réellement au-delà du bien-être de sa famille. Parfois elle fait un écart de regard sur le miroir, et détourne aussitôt ses yeux devant son nez disproportionné et sa ride du lion inaltérable. Elle ne s'est jamais véritablement aimée et s'interroge sur ces magazines psychologico-féminins qui ne parlent que de cela. Elle a trouvé un homme qui l'aime profondément, miracle des temps athées. Elle travaille en automate, glisse ses oreilles dans les vies des gens, s'amuse des pressés, s'énerve des indifférents et trouve une douceur à cet ennui matelassé. Elle vit Dylan, à côté des gens.

Il s'était dit que rien ne vaut un lieu où tant de différences se croisent sans l'objectif de se croiser. Qu'un lieu comme l'aéroport est la chance des diversités parce que justement personne ne vient pour se rencontrer. Il voulait observer ces gens, tous ces gens, tous ces pas. Toutes ces têtes, ces regards capturés sans le savoir et derrière ces regards les intentions des regards. Il avait mis ses caméras à des endroits stratégiques, incorporées dans un miroir sans teint des toilettes, à l'angle de la salle d'embarquement, sur un pied de chaise pour filmer les chaussures. Mathieu montait son projet de film avec l'aéroport à la condition que chacun des participants non volontaires reste anonyme et non reconnaissable. Mathieu en avait marre des acteurs, des castings, des textes que l'on éructe et des écoles pour jeunes premiers qui apprennent à avoir l'air vrai. Il voulait filmer la vie, la banalité de nos mouvements. Il voulait passer du temps à regarder les n'importe qui. Un mois qu'il élaborait, assis à regarder cette sortie des toilettes de la salle d'embarquement numéro 3 et saisir les réactions. Annuler les filtres. Il reconnaissait cette petite fille assise chaque vendredi par terre, au même endroit, venant d'un milieu aisé à en croire ses habits. Il avait compris qu'elle s'appelait Mona, qu'elle attendait son père, qu'elle prenait l'avion toutes les semaines pour partager son temps d'enfant entre deux parents qui ne se supportent plus, qu'elle n'aimait pas les sièges mais a fait de cet endroit le sien. Mathieu se demande en la regardant si elle a d'autres repères à elle que ce coin de sol. Elle n'a pas l'air perdue, simplement seule. Elle ne regarde pas les gens, simplement leurs pieds.

Les lèvres de Rachida tremblent imperceptiblement, un test de grossesse positif caché dans son sac comme ce bourgeon planqué dans son utérus. Elle n'est pas étonnée, presque heureuse, certainement paniquée. Amir marche comme un prince que l'on a l'habitude de regarder et se perd avec délectation dans ses pensées. Suzanne les suit, dans un demi

sourire, imaginant son arrivée là-bas. Mona regarde leurs pieds qui marchent et s'amuse à imaginer leurs têtes.

Il attend Dylan, sa préférée, fidèle et nonchalante au rendez-vous de 9h15.

Mathieu se dit que les gens sont des poésies avec des jambes.